

Deux récits épiques antérieurs au Roland d'Oxford : l'Entrée d'Espagne primitive et le Girart de Viane primitif

Autor(en): **Aebischer, Paul**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **1 (1968)**

Heft 1

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-869800>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

DEUX RÉCITS ÉPIQUES ANTÉRIEURS
AU ROLAND D'OXFORD :
L'ENTRÉE D'ESPAGNE PRIMITIVE
ET LE GIRART DE VIANE PRIMITIF

A mes collègues et à mes étudiants de la Faculté des lettres

Si Bédier a cru pouvoir, comme chacun sait, expliquer l'origine des légendes épiques françaises par le rôle des sanctuaires et des pèlerinages — je cite, pour abrégé, les mots mêmes qu'il utilise dans le titre du chapitre premier de ses *Commentaires* — et que, pour la *Chanson de Roland* en particulier, il pense devoir recourir au même principe, à savoir « que les premières fictions relatives à Roland ont dû se former au XI^e siècle, à la faveur des expéditions françaises contre les Musulmans d'Espagne, dans les églises qui jalonnaient la route de Blaye à Roncevaux »¹, et si, à la question qu'il se pose s'il faut croire que « dès le XI^e siècle, il aurait existé des poèmes réguliers consacrés à Roland », il répond évasivement en disant qu'« on ne peut pas, à mon avis, rejeter cette hypothèse ; mais rien ne force non plus à l'accepter », il admet comme étant un fait assuré qu'en dehors de cette *Geste Francor* mentionnée par le poète, écrite peut-être en latin, et qu'il allègue comme l'une de ses sources, « il est constant... qu'il a connu d'autres chansons de geste ». Un fait le prouve, dit-il. « Ayant besoin de noms de comparses et libre de les inventer à plaisir, il appelle celui-ci Ogier le Danois, et cet autre Girard de Roussillon. » Or, ces noms, « il ne les invente pas : il les trouve tout faits, et nécessairement par des chanteurs de geste plus anciens que lui ». Il n'a pas inventé non plus sa poétique, ni le système de versification qu'il emploie. Au surplus, « on a tant d'autres raisons de croire à l'existence d'archaïques chansons du XI^e siècle, perdues pour nous ! » Et de citer la *Chanson de Guillaume* qui fait allusion à un

¹ J. Bédier, *La Chanson de Roland. Commentaires*, Paris, s. d. [1927], p. 1.

Couronnement Louis, à un *Charroi de Nîmes*, à une *Prise d'Orange*, « à maints autres poèmes où déjà l'histoire poétique des Narbonnais se développait largement, et que nous ne connaissons plus que par des remaniements de basse époque ». Faits auxquels il ajoute que « la *Chronique de Saint-Riquier* nous atteste qu'une *Chanson de Gormond* existait dès l'an 1088 », que vers la même époque « un faux diplôme de Charlemagne, fabriqué en l'abbaye de Saint-Yrieix-de-la-Perche (Haute-Vienne), est signé des noms de Turpin, d'Ogier le Palazin, de Guillaume au Courb-nez, de Bertrand : tous personnages de romans ». Et il conclut : « Les chansons de geste jouissaient donc déjà d'un crédit solide, établi disons depuis 1050 au plus tard, et c'est d'ailleurs de 1050 au plus tard que les paléographes datent le *Fragment de La Haye*, ce texte en prose latine qui mène au siège d'une ville sarrasine quatre barons, Ernaut, Bertrand, Bernard et Guielin, lesquels se retrouveront plus tard côte à côte dans les chansons de geste du cycle des Narbonnais. »¹

Peu nous importe qu'à la date à laquelle parurent les *Commentaires*, Ferdinand Lot ait montré que les allusions aux récits du cycle méridional que contiendrait la *Chanson de Guillaume* sont en réalité inexistantes, que cette *Chanson* « ne connaît aucune autre chanson du cycle » et qu'on « peut croire, au contraire, que ce sont les autres poèmes du cycle qui sont sortis de la *Chanson de Guillaume* dans le but de l'interpréter, de la continuer, de l'étoffer »². Peu nous importe que le même savant établisse, comme une sorte de compensation, que cette chanson est au courant des productions primitives du cycle d'Aymeri de Narbonne, se basant par exemple sur le fait que pour elle Vivien est déjà un neveu de Guillaume, que Bernard de Bruban est un oncle de Vivien, puisque ces données n'ont pour nous qu'un intérêt très relatif, du fait qu'on s'accorde à voir dans la *Chanson de Guillaume* une œuvre postérieure à la *Chanson de Roland* et qu'on la considère comme ayant été composée à une date antérieure au dernier tiers du XII^e siècle d'après Mac Millan³, ou bien après le milieu de ce même XII^e siècle selon M. Frappier⁴, ou, plus

¹ J. Bédier, *op. cit.*, pp. 59-61. Cette argumentation a été reproduite par E. Faral, *La Chanson de Roland, Etude et analyse*, Paris, s. d. [1932], p. 180.

² F. Lot, *Etudes sur les légendes épiques françaises. IV. Le cycle de Guillaume d'Orange*, in *Romania*, t. LIII (1927), pp. 457-459. Etude republiée sous le titre F. Lot, *Etudes sur les légendes épiques françaises*, Paris, s. d. [1958], p. 246 sqq.

³ D. Mac Millan, *La Chanson de Guillaume*, t. II, Paris, 1950, Société des Anciens Textes Français, pp. 115-126.

⁴ J. Frappier, *Les chansons de geste du cycle de Guillaume d'Orange. I. La Chanson de Guillaume, Aliscans, La Chevalerie Vivien*, Paris, 1955, p. 156.

précisément, comme l'a établi M^{me} Wathelet-Willem, « aux environs de 1140, vers la fin de la première moitié du XII^e siècle »¹. Peu nous importe encore que *Gormond et Isembart* ne puisse être sûrement daté² : le fait est que, sans avoir l'air de le dire, Bédier n'a pas mentionné dans sa liste une seule chanson antérieure au *Roland* d'Oxford et qui lui soit apparentée par le sujet ou par les personnages mis en scène ; que, en d'autres mots, et subrepticement, il répond par la négative à la question qu'il avait posée, à savoir si, dès le XI^e siècle, il avait existé des poèmes réguliers consacrés à Roland.

Mais que veut dire cette expression « des poèmes réguliers consacrés à Roland » ? Faute de pouvoir tabler sur une glose autorisée, je suis forcé d'imaginer que par « poème régulier » Bédier entend des poèmes épiques de style traditionnel, écrits et non simplement transmis oralement ; et que ces « poèmes consacrés à Roland » seraient des poèmes dont Roland serait, ou le protagoniste, ou au moins un personnage de premier plan. Or, une des remarques les plus aiguës qui aient été faites sur la contexture de la *Chanson de Roland*, et plus particulièrement sur l'ensemble des personnages qui y sont mis en scène, nous la devons à Fawtier, quand il note que « sans essayer de savoir s'il a réellement existé une œuvre racontant l'aventure de Basan et de Basile, une autre racontant la prise de Carcassonne par Roland, une autre dont Gautier de l'Hum avait été le personnage principal, combien d'autres encore dont on peut trouver le souvenir dans notre poème, on ne peut s'empêcher de remarquer quelle connaissance du cycle épique chrétien celui-ci suppose chez ses auditeurs. Jamais on ne leur dit qui sont les barons chrétiens, jamais on ne les leur présente. Il semble que l'on ne doute pas que ce ne soient pour eux de vieilles connaissances. Le contraste est frappant quand il s'agit des barons sarrasins. Chacun d'eux est introduit, décrit. Ce sont évidemment des inconnus pour le public. Mais Roland, mais Ganelon, mais Olivier, mais Turpin n'ont qu'à se lever, il suffit de les nommer, le public les reconnaît »³.

En d'autres termes, du fait même que Roland, Olivier, Turpin sont mobilisés par l'auteur de la *Chanson de Roland* sans même qu'il ait cru utile de les présenter à son public, Fawtier conclut à la préexistence d'autres œuvres qui seraient en quelque sorte des

¹ J. Wathelet-Willem, *Sur la date de la « Chançon de Willame »*, in *Les Lettres Romanes*, t. VII (1943), pp. 331-349.

² M. de Riquer, *Les chansons de geste françaises*, 2^e édit., Paris, 1957, p. 233.

³ R. Fawtier, *La Chanson de Roland. Etude historique*, Paris, 1933, p. 188.

introductions au poème de Tuoldus. Le texte d'Oxford commence d'ailleurs *ex abrupto*, en disant :

*Carles li reis, nostre emperere magnes,
Set anz tuz pleins ad estet en Espagne :
Tresqu'en la mer cunquist la tere altaigne.
N'i ad castel ki devant lui remaigne ;
Mur ne citet n'i est remés à fraindre,
Fors Saraguce, ki est en une muntaigne. (v. 1-6)*

Que toute l'Espagne ait été conquise, voilà qui n'est pas absolument exact, puisque peu après, lorsque Marsile décide d'envoyer à Charlemagne des envoyés de paix, il sait que ce dernier est « al siege a Cordres la citet » (v. 71), ville qui, il est vrai, est déjà prise au moment où les ambassadeurs païens se présentent à l'empereur, lequel « Cordres ad prise e les murs peceiez » (v. 97). Ce n'est là du reste qu'un détail : l'important pour nous est de savoir ce qui s'est produit durant ces sept années passées par Charles et son armée dans le bassin de l'Ebre. Avons-nous dans ces premiers vers du *Roland* un simple artifice imaginé par le poète ; ou bien se réfère-t-il à des faits, inventés ou non, peu nous importe, connus du public auquel il s'adressait ? En d'autres mots, la *Chanson de Roland* constitue-t-elle un tout isolé, sans appui dans le passé, ou bien n'est-elle au contraire qu'un épisode d'un récit plus vaste et plus étoffé ? Certes, ce titre de *Chanson de Roland* par lequel nous désignons notre poème pourrait se justifier par le seul contenu de l'œuvre, puisque celle-ci chante le parfait vassal qui, en pleine possession de ses forces, se sacrifie tout entier à son suzerain. Mais c'est que ce titre, ce sont les érudits du siècle passé qui l'ont imposé, le titre originaire ayant été *Roman de Roncevaux* ou plutôt *Roncevaux* tout court¹. D'où il s'ensuit que l'intention de l'auteur n'était nullement de broser un tableau d'ensemble des activités de Roland, mais seulement de traduire poétiquement le second acte de l'expédition d'Espagne, la retraite de Roncevaux — dont il a fait une magnifique victoire, alors qu'historiquement elle n'avait été qu'une inglorieuse déroute —, la mort splendide du héros, mort vengée peu après par Charlemagne son seigneur : c'est dire qu'il considérait comme un fait acquis, un fait sur lequel il n'avait pas à revenir, la connaissance d'un poème traitant du premier acte, soit de l'entrée en Espagne de Charles et de ses Francs, et des faits d'armes qui se sont succédé avant la levée du siège de Saragosse.

¹ P. Aebischer, *Le titre originaire de la Chanson de Roland*, in *Studi in onore di Angelo Monteverdi*, Modena, 1959, pp. 33-47.

Or, au moment où l'empereur lève le camp et se prépare à rentrer en France, le poète, en quelques vers,

*Carles li magnes ad Espaigne guastede,
Les castels pris, les citez violees.
Ço dit li reis que sa guere out finee.
Vers dulce France chevalchet l'emperere. (v. 703-706)*

rappelle, je dirais brutalement, des faits qui se sont passés dans ce que je viens d'appeler le premier acte de la guerre. Une fois de plus, par conséquent, nous devons nous poser la question suivante: ces vers ne reposent-ils sur rien, ou se rapportent-ils au contraire à des faits précis?

Mais c'est qu'antérieurement déjà Tuoldus est sorti des généralités. Lorsqu'il s'agit pour le conseil de guerre franc de savoir si l'on acceptera les offres de paix faites par Marsile, ou si on les refusera, Roland, qui est d'avis de continuer la lutte, se lève et dit à Charles :

*« Ja mar crerez Marsilie !
Set anz ad pleins qu'en Espaigne venimes ;
Jo vos cunquis e Noples e Commibles,
Pris ai Valterne e la tere de Pine
E Balasgued e Tuele e Sezilie ! » (v. 196-200)*

Et il ajoute qu'alors déjà Marsile se comporta en traître, puisqu'il envoya quinze ambassadeurs pour demander la paix et que, Charlemagne ayant acquiescé et ayant chargé deux de ses comtes, Basan et Basilie, de se rendre à Saragosse pour discuter des conditions de paix, le roi païen les fit décapiter « es puis desuz Haltilie ».

En ce qui concerne la liste des villes prises par Roland, c'est un fait trop connu que les leçons fournies par le manuscrit d'Oxford sont souvent fautives — ce qui n'empêche pas que plus d'un savant a cru naïvement pouvoir s'y fier, d'où une liste trop longue d'identifications indéfendables — : mais étant donné d'une part que *Noples* doit être émendé en *Nobles*, et que ce surnom désigne Pampelune ; que *Commibles* doit se lire *Morinde*, qui est Miranda de Arga ; que *Valterne* est une graphie vicieuse pour *Valterre*, toponyme qui a été identifié depuis longtemps avec Valtierra ; que la *terre de Pine* s'entend des environs de Pina de Ebro, à l'est de Saragosse, que *Balasgued* est évidemment *Balaguer*, comme *Tuele* est *Tudela*¹, et

¹ Voir P. Aebischer, *A propos de quelques noms de lieux de la « Chanson de Roland »*, in *Boletín de la Real Academia de Buenas Letras de Barcelona*, vol. XXX (1963-1964), pp. 58-59, où l'on trouvera l'indication des travaux dans lesquels ont été discutées ces identifications.

qu'en conséquence *Sezilie* seul est encore inidentifié ; étant donné d'autre part que tous ces endroits se trouvent, ou sur la route qui de Roncevaux conduit à Saragosse, ou sur celle qui du Perthus mène par Lerida à la capitale de Marsile, il est hors de doute que ces victoires de Roland se situent dans un ensemble poétique qui chantait les hauts faits de notre héros antérieurs à l'arrivée de Charles et des siens sous les murs de Saragosse.

Et ce n'est pas tout. Par deux fois, Ganelon exhale sa haine contre Roland en présentant ce dernier à Blancandrin, l'ambassadeur de Marsile, comme un être orgueilleux et de mauvais conseil. Comme preuve de ses dires, il apporte en particulier ce détail :

*Er matin sedeit li emperere suz l'umbre,
Vint i ses niés, out vestue sa brunie,
E out predet dejuste Carcasonie ;
En sa main tint une vermeille pume :
« Tenez, bel sire, dist Rollant a sun uncle,
De trestuz reis vos present les curunes ».* (v. 383-388)

Etant donné qu'ici encore *Carcasonie* est une graphie fautive qui doit être corrigée en **Tarasonie*, c'est-à-dire Tarazona, vieille ville aragonaise sise aux environs de Cortes¹, dont effectivement « er matin », soit « l'autre matin », Charlemagne faisait le siège, nous avons là un détail relatif aux péripéties, à nous inconnues, qui se sont déroulées lors de cet épisode guerrier tout récent.

Mais il n'en est pas de même au moment où, parvenu déjà de l'autre côté des cols pyrénéens, Charlemagne, ayant entendu deux fois déjà l'appel du cor de Roland, comprend qu'il se passe quelque chose de grave à Roncevaux. Et Ganelon, pour le dissuader de se porter au secours de son neveu, insinue à Charles que Roland est coutumier de sonner du cor pour un rien, et qu'au surplus il est essentiellement désobéissant :

*Ja prist il Noples seinz le vostre comant ;
Fors s'en eissirent li Sarrazins dedenz²,
Sis cumbatirent al bon vassal Rollant,
Puis od les ewes lavat les prez del sanc ;
Pur cel le fist ne fust [ap]arissant* (v. 1775-1779),

¹ P. Aebischer, *art. cit.*, pp. 48-50.

² Ce mot, qui jure avec le *fors* du début du vers, est dû selon moi à un lapsus calami de copiste, lapsus que les autres textes de la *Chanson*, comme le *V IV* de Venise et le manuscrit de Châteauroux ont cherché à émender de diverses façons. Le texte primitif, à mon avis, a dû avoir *li Sarrasins espanz*, expression que l'on rencontre déjà aux vers 612 et 2828.

Tous détails précis qui, ainsi que je l'ai montré ailleurs¹, ont trait à l'épisode bien connu de la Prise de Nobles.

Nous avons donc dans la *Chanson de Roland* une série d'allusions qui ne sont compréhensibles que pour autant que Turolodus présupposait chez ses auditeurs la connaissance détaillée de ce que j'ai appelé tout à l'heure le premier acte de l'expédition d'Espagne. Mais a-t-il existé un poème traitant de ce premier acte, un poème qui s'étendait sur les conquêtes de Charlemagne — avec ou sans Roland — situées chronologiquement entre le moment où les Francs eurent passé les Pyrénées, et celui où ils arrivèrent sous les murs de Saragosse ? La réponse est facile : il y en a eu un, et même plus d'un. Il y a d'abord cette *Entrée de Spagne* publiée par Antoine Thomas², œuvre de la fin du XIII^e siècle due à la plume d'un poète padouan et continuée peu après 1328 par un autre Italien, Niccolò da Verona, sous le titre de *Prise de Pampelune*³. *Entrée de Spagne* considérée avec raison comme le prologue de la *Chanson de Roland*, mais comme un prologue écrit bien postérieurement à cette chanson⁴, qu'il n'aurait connue que sous la forme amplifiée et interpolée qu'elle avait prise de bonne heure en pénétrant en Italie, et vis-à-vis de laquelle l'*Entrée* avait gardé ses coudées franches, comme elles les avait gardées vis-à-vis de la *Chronique de Turpin*⁵.

Ce qui nous intéresse davantage est qu'il a existé une autre *Entrée d'Espagne*, bien plus ancienne que celle du Padouan. Antoine Thomas, après avoir noté que l'épisode de la Prise de Nobles existe tant dans l'œuvre du poète italien que dans le *Roland* d'Oxford, se

¹ P. Aebischer, *Textes norrois et littérature française du moyen âge. I. Recherches sur les traditions épiques antérieures à la Chanson de Roland d'après les données de la première branche de la Karlamagnús saga*, in *Société de publications romanes et françaises sous la direction de Mario Roques*, XLIV, Genève et Lille, 1954, pp. 15-18 et 42-48.

² *L'Entrée d'Espagne*. Chanson de geste franco-italienne publiée d'après le manuscrit unique de Venise par Antoine Thomas, t. I et II, Paris, 1913, Société des Anciens Textes Français. — Le texte de ce manuscrit est incomplet : j'ai retrouvé aux archives du château de Châtillon (Vallée d'Aoste) un fragment d'un autre manuscrit qui permet de compléter partiellement le texte publié par Thomas. Voir P. Aebischer, *Ce qui reste d'un manuscrit perdu de l'« Entrée d'Espagne »*, in *Archivum romanicum*, vol. XII (1928), pp. 233-264.

³ Voir *La Prise de Pampelune*, herausgeg. von A. Mussafia, Wien, 1864, in *Altfranzösische Gedichte aus venezianischen Handschriften*, 1. Voir aussi, pour l'*Entrée d'Espagne*, L. Gautier, *L'Entrée d'Espagne, chanson de geste inédite renfermée dans un manuscrit de la bibliothèque de Saint-Marc de Venise*, in *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 19^e année, t. IV, 4^e sér. (1858), pp. 217-270.

⁴ *L'Entrée d'Espagne*, édit. cit., t. I, p. XLII.

⁵ *Op. cit.*, vol. cit., p. XLV.

demande par quelle circonstance extraordinaire il se trouve d'accord avec la première branche de la *Karlamagnús saga*, « qui rapporte précisément à cette prise de Nobles le coup de gant appliqué par Charlemagne sur le nez de son neveu » : coïncidence difficile à expliquer, ajoute-t-il, car « l'hypothèse d'une chanson de geste perdue, qu'auraient connue concurremment l'auteur de la *Karlamagnús saga* et celui de l'*Entrée d'Espagne*, se heurte à bien des invraisemblances »¹. Sans doute, dans le résumé de la première branche de la compilation norroise qu'a donné Gaston Paris, celui-ci ne parle, à propos des chapitres 51-53, que d'un « récit d'une première expédition en Espagne » constitué de fragments empruntés à Turpin, à des légendes pieuses et « à une chanson de geste perdue qui servait d'introduction au *Roland* »². Mais j'ai montré que, bien loin d'être un centon constitué par l'assemblage d'éléments disparates, ces chapitres de la saga sont bel et bien le résumé d'une chanson de geste fort ancienne, antérieure en tout cas au *Roland* d'Oxford³. Le malheur est que ce texte n'est connu des romanistes que par le sommaire qu'en donne Gaston Paris⁴, sommaire qui n'est que la traduction du résumé danois dû à Unger⁵, l'éditeur de la *Karlamagnús saga*.

Je pense donc être utile aux historiens de l'épique française médiévale en présentant ici la traduction littérale des trois chapitres de la saga, avec toute la variabilité de ses formes verbales, avec toutes ses naïvetés. En principe, j'ai conservé aux toponymes leur graphie norroise ; quant aux noms de personne, je n'ai francisé que ceux de Charlemagne, de Roland et d'Olivier. J'ajouterai que l'*Entrée d'Espagne* ne figure que dans un seul des quatre manuscrits conservés de la *Karlamagnús saga*, le manuscrit dénommé *A* par Unger, que ce savant⁶ date de la seconde moitié du XIV^e siècle, et que le catalogue de la Bibliothèque arne-magnéenne de Copenhague⁷, où il porte la cote AM. 180 C, fol., attribue à 1400 environ⁸.

¹ *Op. cit.*, vol. cit., pp. XLV-XLVI.

² G. Paris, *La Karlamagnús-saga, histoire islandaise de Charlemagne*, in *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 25^e année, t. V, 5^e série, Paris, 1864, pp. 92-93.

³ P. Aebischer, *Textes norrois...*, p. 9 sqq.

⁴ G. Paris, *art. cit.*, pp. 102-103.

⁵ *Karlamagnús saga ok kappa hans*. Fortællinger om Keiser Karl Magnus ok hans Jævnninger, i norsk Bearbejdelse fra det trettende Aarhundrede, Christiania, 1860, p. L. Le texte norrois est publié dans cet ouvrage aux pages 44-46.

⁶ *Op. cit.*, p. XXXVII.

⁷ *Katalog over den Arnemagnæanske Håndskriftsamling*, utgivet af Kommissionen for det arnamagnæanske Legat, vol. I, Copenhague, 1888, pp. 148-149.

⁸ Mon travail de traduction a été grandement facilité grâce à l'aide de M^{lle} Álfrún Gunnlaugsdóttir, que je me fais un devoir de remercier ici.

51. *Quelque temps après, le roi Charlemagne était venu chez lui ; tandis qu'il était couché dans son lit, pendant la nuit, à Eiss [Aix], l'ange Gabriel vint vers lui et lui ordonna de lever les troupes de tout son royaume afin de marcher vers l'Espagne. Et le roi Charlemagne fit ce que Dieu lui avait commandé : il envoya des messages dans tout le pays, afin qu'ils se préparassent comme s'ils devaient quitter le pays pour toujours, et avoir avec eux femmes et enfants. Les Français vinrent vers le roi Charlemagne et lui demandèrent que leurs femmes et leurs filles puissent rester à la maison, afin que personne ne leur manquât de respect dans l'armée. Et le roi Charlemagne jura sur sa barbe blanche que jamais un homme riche ne couche avec la fille d'un homme qui ne soit pas riche, s'il ne l'épousait pas ; et si cette inégalité se présentait, qu'il ne s'estime pas digne de l'épouser, « alors moi-même je jugerai leur cas ».*

Ensuite il leur accorda un laps de deux ans pour se préparer. La troisième année, dix fois cent mille chevaliers étaient prêts, et le roi Charlemagne ordonna à ses hommes d'avoir beaucoup de chars chargés de noix et de blé à semer en Espagne, et il dit que cela aurait poussé avant qu'ils ne partent de là, s'ils ne pouvaient pas christianiser le pays. Alors Charlemagne se mit en marche avec son armée et arriva à un fleuve qui s'appelle Gerund, et il ne trouva là ni gué ni autre moyen de transport, et ils ne savaient pas comment traverser. Alors le roi Charlemagne tomba à genoux en prière, et il pria que Dieu leur facilitât le passage à travers le fleuve, s'il voulait qu'ils aillent en Espagne. Et Dieu fit un miracle en faveur du roi Charlemagne : une biche blanche passa le fleuve à gué, et ceux-là chevauchèrent à sa suite. Alors le roi Charlemagne envoya Roland et Olivier en avant, et avec eux tous les meilleurs chevaliers, afin d'assiéger Nobilis.

52. *Et lorsqu'ils arrivèrent là, le roi Fulr avait organisé une grande armée contre eux. Alors Roland dit à Olivier : « Veux-tu entendre une folie, compagnon ? » dit-il. Olivier répond : « J'en ai entendu déjà assez ; mais de quoi s'agit-il ? » Roland répond : « Charlemagne, mon parent », dit-il, « nous a demandé de ne pas tuer le roi Fulr, qui n'est pas encore pris. » Olivier répond : « Ce serait une surprise, dit-il, pour qui le prend, si on peut le prendre. » Ensuite tous s'armèrent, et divisèrent l'armée en trois corps, cent mille dans chacun ; Roland et Olivier étaient dans la quatrième partie. Le roi Fulr était avec sept mille chevaliers, tous bien armés et ordonnés en sept corps. Roland et Olivier piquèrent de l'éperon leurs chevaux et galopèrent les premiers, en avant de la colonne, contre le roi Fulr. Et le*

roi Fulr donna un coup de son épieu dans l'écu d'Olivier, si bien qu'il y resta planté. Mais Roland le vengea bien, et ficha au milieu de l'écu du roi son épieu, et traversa et l'écu et le côté, et le jeta à bas de son cheval. A cet instant Olivier frappa le roi Fulr de son épée à la nuque, à travers le heaume et la tête, si bien qu'il ne s'arrêta qu'au menton. Alors vint toute leur armée, de sorte qu'une grande partie de la gent païenne trouva la mort, de même que ceux qui étaient dans la ville; et ils prirent la ville et la surveillèrent pour le roi Charlemagne. Ensuite Roland et Olivier ainsi que toute leur armée s'en allèrent, et lavèrent et séchèrent tout le champ de bataille afin que le roi ne vît pas le sang, au moment où il serait venu. Alors il arriva à la ville déjà prise et demanda où était le roi Fulr. Roland répondit qu'il avait été tué. Le roi fut irrité et frappa avec son gant sur son nez, parce qu'il avait donné l'ordre qu'on le lui livrât vivant.

53. Le jour suivant ceux-ci se dirigèrent vers la ville de Mongardig et l'assiégèrent. Et quand le roi de Kordr entendit que le roi Fulr avait été tué, que la ville de Nobilis avait été prise et que l'empereur de la ville de Rome se dirigeait vers eux avec une armée et assiégeait Mongardig, alors ils se préparèrent et chevauchèrent contre lui avec une grande armée. Et lorsque le roi Charlemagne l'apprit, il demanda alors à ses hommes de couper les fûts des épieux et d'en planter tous les morceaux en terre. Alors Dieu fit ce miracle, que là ils se couvrirent de branches et de feuillages, de sorte que ce qui était auparavant un champ devint une forêt. Ensuite ceux-ci revêtirent leurs armes et chevauchèrent contre les autres et tuèrent une grande multitude de païens. Et le roi s'enfuit vers la ville de Kordr : mais Charlemagne alla vers Mongardig et prit la ville. Ensuite il se dirigea vers une ville au milieu de l'Espagne, qui s'appelait Saraguz. Ce roi qui régnait sur la ville porte le nom de Marsilius ; il envoya des messagers auprès de l'empereur Charles, et dit qu'il voulait se soumettre au christianisme et à lui-même, « s'il veut me laisser conserver mon royaume ». Le roi Charlemagne fut content et remercia Dieu, et demanda qui il devait lui envoyer pour s'assurer de ses intentions. Roland s'offrit pour le voyage. Le roi ne voulut pas cela, et envoya Basin et Basilium son frère pour cette ambassade. Et lorsqu'ils arrivèrent auprès du roi Marsile, ils lui signifièrent le message du roi Charlemagne, qu'il devait avoir son royaume, s'il voulait se faire chrétien. Le roi Marsile fut très irrité en entendant cela, et il fit saisir et tuer les deux frères. Et le roi Charlemagne fut profondément affecté par cette action.

C'est avec raison, certes, que Paul Meyer, dans l'important compte rendu qu'il consacra et à l'*Histoire poétique de Charlemagne* de Gaston Paris, et aux *Epopées françaises* de Léon Gautier, a dit à propos d'une tendance à laquelle avait cédé un peu inconsidérément le premier et le plus grand de ces savants, que rechercher les traces des anciennes chansons perdues « est une œuvre difficile autant qu'attrayante : on scrute minutieusement les textes ; on rassemble, on compare les allusions, et c'est avec une joie croissante qu'on voit apparaître de plus en plus distinctes les vieilles figures des héros épiques ». Gaston Paris, au jugement de Paul Meyer, considérant le *Roland* d'Oxford « comme le seul poème subsistant de toute une série de chansons de geste, relatives à l'expédition d'Espagne et à quantité d'autres guerres », use comme baguette de sourcier, pour découvrir les traces de ces dernières, d'un procédé d'une grande simplicité : « Toutes les fois que dans *Roland* il est fait allusion à un fait étranger à l'action du poème, M. G. Paris en induit l'existence d'une chanson relative à ce fait. »¹ Deux exemples suffisent pour déterminer la méthode. Reproduisant les vers de la *Chanson* traitant de l'incident de Carcasonie, que j'ai mentionnés plus haut, Paul Meyer estime que c'est à tort que Gaston Paris en conclut à l'existence au nombre des chansons perdues d'une *Prise de Carcassonne* « accomplie pendant les longueurs d'un siège par Roland séparé de l'armée »², de même qu'à son avis les vers bien connus dans lesquels Roland, sur le point de mourir, s'adresse à Durandal et rappelle les conquêtes qu'avec son aide il a faites pour son suzerain ne prouvent nullement que chacun des pays mentionnés ait été le théâtre d'une guerre menée par Charlemagne, et ne sauraient montrer « combien était vaste le cycle formé autour du grand empereur dès le onzième siècle »³.

Critique qui du reste n'est nullement négative. Les intentions de Gaston Paris, dit son contradicteur et ami, « ont le tort d'être fondées chacun sur un seul fait, ce qui est bien peu ». Mais il reconnaît volontiers qu'il « est... des cas où les allusions de *Roland* ont une précision qui ne laissent point de doute sur l'existence des récits auxquels elles se rapportent » : et c'est précisément le cas du texte relatif à la prise de Nobles par Roland, allusion, note-t-il, « d'autant moins douteuse qu'il y a dans la *Karlamagnús-saga* un passage où le même fait est rapporté, quoique d'une façon un peu différente ». Mais si jusque-là j'abonde dans son sens, je ne saurais le suivre

¹ P. Meyer, *Recherches sur l'épopée française*, Paris, 1867, p. 12.

² G. Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*, Paris, 1865, p. 71.

³ G. Paris, *op. cit.*, p. 72.

lorsqu'il ajoute que « la question est de savoir si ces deux allusions se rapportent à une tradition populaire ou à un poème ». Que l'auteur de la saga ait eu sous les yeux un texte français où était traitée la Prise de Nobles, c'est un fait patent. « Mais ce qui est certain au treizième siècle l'est-il au onzième ? Et est-on bien autorisé à supposer antérieure à *Roland* d'Oxford la chanson qu'a connue l'auteur de la *Karlamagnús-saga* ? » Et Paul Meyer conclut : « Pour moi, je considère comme tout aussi vraisemblable l'hypothèse que l'auteur de *Roland* a puisé dans une tradition qui n'était pas encore devenue un poème », et que la même observation peut être faite à propos de l'allusion au meurtre de Basan et de Basile dont Gaston Paris fait aussi un « poème antérieur à *Roland* », ces deux cas étant ceux où l'hypothèse « parisienne » est le mieux fondée. Et il termine par ces déclarations : « Toute mon objection se réduit à ceci : en principe on ne peut nier qu'il ait existé des chansons de gestes contemporaines à *Roland* et même plus anciennes ; loin de le contester, je suis porté à regarder comme de véritables chansons de gestes les *vulgaria carmina* et les *cantilenae* dont parlent les auteurs du neuvième siècle ; mais je considère comme une prémisse fautive l'idée que tous les faits légendaires fournis par la tradition ont été chantés, et qu'ils l'ont été avant la composition du *Roland* d'Oxford. Force est bien de reconnaître qu'il n'en a pas été ainsi pour les récits que nous a transmis le moine de Saint-Gall ; on doit user de la même réserve à l'égard des allusions contenues dans *Roland*. »¹

Peu m'importe ici le IX^e siècle et ses *cantilenae* ; peu m'importe aussi que toutes les historiettes relatives à Charlemagne n'aient pas été recueillies et mises en vers par les poètes postérieurs. Une allusion n'avait d'intérêt pour ces derniers que pour autant qu'elle servait à mettre en valeur, à faire ressortir une pensée, un acte, à les rendre plus sensibles à l'auditoire auquel ils s'adressaient : ces poètes n'étaient nullement tenus de rappeler tous les détails, même les plus insignifiants, relatés dans les poèmes antérieurs. Voyons plutôt ce qu'il en est de l'*Entrée d'Espagne* résumée par la *Karlamagnús saga*.

Telle qu'elle nous a été conservée, elle se compose de cinq parties. 1^o L'ange Gabriel apparaît à Charlemagne et lui ordonne d'aller combattre la païennerie en Espagne. L'empereur convoque donc son armée, qui sera accompagnée des femmes et des enfants des guerriers ; 2^o Deux ans ayant passé, l'armée se met en marche, parvient à la Gironde qu'elle ne peut traverser, jusqu'à ce qu'une biche blanche ne lui ait indiqué l'emplacement d'un gué ; 3^o Roland et Olivier

¹ P. Meyer, *op. cit.*, pp. 13-14.

assiègent Nobles. Contrairement à l'ordre impérial, le roi Fourré est tué et, dans l'espoir que cette sanglante désobéissance échappera à Charles, on lave à grande eau l'emplacement du combat. Néanmoins Roland prend la responsabilité de la dite mort, et son oncle, irrité, le frappe de son gant sur le nez ; 4^o Siège de Montjardin. Miracle des lances fichées en terre qui reverdissent. Prise de cette ville, puis de Cordres ; 5^o Arrivée des troupes franques près de Saragosse. Le roi Marsile feint de vouloir se rendre à Charles, qui lui envoie Basin et Basile comme ambassadeurs : ils sont traîtreusement mis à mort.

Loin de moi l'idée de voir dans ce résumé une image complète de notre *Entrée d'Espagne*. Le compilateur norrois a volontairement, et, j'ajouterais inintelligemment raccourci son modèle. Pourquoi par exemple Charles a-t-il donné l'ordre à Roland et à Olivier de lui amener Fourré vivant ? Il ne nous le dit pas. Comment se fait-il que Marsile, qui assure qu'il veut devenir chrétien, s'irrite au moment où les envoyés impériaux lui proposent précisément de faire ce geste, puisque le moins qu'on puisse dire est qu'en agissant ainsi Marsile ne peut que s'attirer le ressentiment compréhensible de Charlemagne ? A quoi sert ce miracle des lances qui reverdissent ? Il a dû pourtant avoir quelque utilité pour les troupes franques. Détails sans doute : mais je n'exclurais même pas la possibilité que notre compilateur ait laissé de côté des éléments plus importants, tels peut-être que les rôles joués par Agolant ou par Feragut, lesquels sont bien présents dans l'*Entrée d'Espagne* telle que la relate la *Chronique de Turpin*.

La question du reste n'est pas là : nous n'avons à tenir compte que de ce que dit la saga, et non de ce qu'elle a pu contenir. Or, des cinq éléments principaux, deux d'entre eux, la Prise de Nobles et l'Ambassade de Basan et Basile, sont mentionnés incidemment par le *Roland d'Oxford*. Quant à la Prise de Montjardin, elle a laissé des traces plus ou moins notables dans des récits postérieurs, dans *Gui de Bourgogne*¹, dans la *Chronique de Turpin*², plus tard dans les *Croniques et conquêtes de Charlemaigne*, compilation due à David

¹ *Gui de Bourgogne*, chanson de geste p. p. F. Guessard et H. Michelant, in *Les anciens poètes de la France*, t. I, Paris, 1858, p. 57.

² Ce texte a été publié bien des fois ; je me contente de citer ici le *Liber Sancti Iacobi. Codex Calixtinus. I. Texto*, Transcripción de Walter Muir Whitehill, Santiago de Compostela, 1944, p. 318. Sur cet épisode, voir mon étude *Le type toponymique fr. Montjardin, Montgardin, it. Mongiardino, Mongardino et ses origines probables*, in *Etudes de lettres, Bulletin de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne*, sér. II, t. I (1958), pp. 33-51.

Aubert ¹, tout cela sans compter que les textes norrois de la *Saga af Agulando konungi* (dont Unger a publié deux versions dissemblables, une première qui ne se trouve que dans les manuscrits norrois *A* et *a*, et une autre plus courte, recueillie par les manuscrits *B* et *b*) donnent eux aussi le récit, calqué sur la *Chronique de Turpin* ², d'une bataille soutenue par Charlemagne contre « ein höfðingi af Nafaria er hét Furra », « un chef de Navarre qui s'appelait Furra », lequel « var kominn undir þat fjall, som landsmenn kalla Garzdin », « était arrivé sous cette montagne que les gens du pays appellent Garzdin » ³, tandis que *A* et *a* mettent en scène, sans lui donner de nom précis, « einn höfðingi af Nafar », qui se trouvait « við fjallit Garðin », « à côté du mont Garðin » ⁴.

Sans doute, pour appuyer la théorie d'un emprunt multiple à une « tradition qui n'était pas encore devenue un poème », c'est-à-dire, j'imagine, à une tradition orale, les mânes de Paul Meyer pourraient-ils faire état de ce que les différents textes cités mentionnent la prise de Nobles chacun à sa façon ; que, par exemple, le *Roland* d'Oxford montre le protagoniste désobéissant à l'empereur parce qu'il a pris la ville sans l'autorisation de ce dernier, alors que, selon la première branche de la saga, Roland est coupable d'avoir ôté la vie à Fulr. Mais ce serait oublier que ces allusions ne sont que des raccourcis volontairement incomplets : ce qui importait à l'auteur du *Roland*, c'était de fournir un cas concret et récent de l'esprit d'indépendance du neveu de l'empereur, et non pas de nous donner un résumé de la prise de Nobles. Il importe d'ailleurs de remarquer qu'en ce qui concerne l'épisode de Montjardin, l'élément perturbateur est constitué par la *Chronique de Turpin*, laquelle a plus ou moins inspiré tant la *Saga af Agulando konungi* que les *Croniques* de David Aubert ⁵, alors que le récit de la première branche de la *Karlamagnús saga* paraît rendre beaucoup mieux la version originale. Et il faut tenir compte aussi du fait que le sommaire de cette branche donné par Gaston Paris ne peut rendre tous les détails du

¹ *Croniques et Conquestes de Charlemaine*, p. p. R. Guiette. II. Première partie : Manuscrit de la Bibliothèque royale de Belgique N° 9067, in Académie royale de Belgique. Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques. *Collection des anciens auteurs belges*, nouv. série, N° 3, Bruxelles, 1943, pp. 219-221. Je reproduis ce texte dans mon article précité, pp. 44-45.

² G. Paris, *La Karlamagnús-saga...*, in *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 26^e année, t. I, 6^e série (1865), pp. 1-2.

³ Unger, *op. cit.*, p. 156.

⁴ Unger, *op. cit.*, pp. 276-277.

⁵ Voir là-dessus mon article *Le type toponymique...*, pp. 46-50.

texte norrois intégral — s'il est permis d'utiliser ici cet adjectif — : tandis que le savant français se contente, à propos de la Prise de Nobles, de dire que le roi Fourré « n'en est pas moins tué par Olivier et Roland »¹, le récit norrois explique avec force détails comment et pourquoi les deux compagnons ont contrevenu aux ordres de Charlemagne. C'est Fulr qui le premier a attaqué Olivier, lequel a été secouru par Roland : si donc ils ont abattu Fulr, c'est qu'ils étaient en état de légitime défense.

Autre contradiction qu'on peut relever entre la saga et le *Roland* d'Oxford: tandis que la première parle de la prise de Cordres comme consécutive à celle de Montjardin, la *Chanson*, nous le savons, dit de cette ville qu'elle venait de tomber aux mains des Francs lorsque Blancandrin arrive en ambassade. Mais cette contradiction elle aussi s'explique d'une façon très simple: si même l'auteur du *Roland* connaissait notre *Entrée d'Espagne*, il n'en a pas forcément utilisé toutes les données. L'*Entrée* n'était pas pour lui un évangile et, en tant que poète, il était libre d'user du nom et de l'histoire de Cordres au gré de sa fantaisie. Rien donc ne s'oppose, à mon avis, à ce que l'*Entrée d'Espagne* résumée par la saga ait bien été un texte écrit, et écrit antérieurement à l'élaboration du *Roland* d'Oxford.

Notre *Entrée d'Espagne* primitive jette aussi quelque lueur sur le point controversé que voici. La première question qui se pose à propos des chansons de geste relatives aux faits guerriers des Francs en Espagne, a dit Gaston Paris, « est de savoir si Charlemagne entra une fois ou plusieurs fois en Espagne » ; et il ajoute que la réponse est difficile, « parce que les textes ne sont pas d'accord ». Il estime toutefois pouvoir admettre — et il a incontestablement raison — « que la tradition la plus ancienne ne connaissait qu'une seule expédition », ce qui est en particulier le cas de la *Chanson de Roland*, tandis que « la confusion s'introduisit plus tard, et on pourrait trouver dans divers textes jusqu'à quatre ou cinq expéditions dans ce pays ». Le coupable étant, au dire de Gaston Paris, la *Chronique de Turpin*, qui compliqua et embrouilla les choses, en introduisant dans le contexte espagnol cet Agolant qui avait déjà troublé la tradition relative aux guerres d'Italie².

Le problème me semble en réalité plus compliqué. Sans que je veuille l'étudier ici dans tous ses détails, je ferai remarquer que notre *Entrée d'Espagne* résumée par la première branche de la

¹ G. Paris, *La Karlamagnús-saga...*, in *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 25^e année, t. V, 5^e série, Paris, 1864, p. 103.

² G. Paris, *Histoire poétique...*, pp. 259-260.

Karlamagnús saga y est bien essentiellement constituée par les chapitres 51-53, mais qu'elle est déjà amorcée antérieurement. En effet, peu après qu'il a liquidé le différend qui l'opposait à Girard de Vienne, l'empereur « envoya alors Roland et Olivier vers la ville de Nobles afin d'assiéger le roi Fulr, et leur procura cent mille chevaliers. Ceux-là se mirent en voyage et assiégèrent la ville, et il y eut là de grandes hostilités entre l'Espagne et la gent chrétienne, et le roi Fulr se prépara à une résistance de vingt années dans la ville »¹. Mais voilà qu'à peine rentré à Aix, Charles apprend que Vitakind, roi de Saxe, a pris et brûlé Mutersborg et blessé l'archevêque : il s'avance donc vers la Saxe, mais, arrêté par le Rhin, il regrette de ne point disposer de l'aide de Roland et d'Olivier. Il rappelle donc ces derniers, qui en six mois lui construisent un pont sur le fleuve, s'emparent des villes de Vesklara et de Trimonieborgar. Puis, cette guerre terminée heureusement, on pourrait croire qu'ils reprennent le chemin de l'Espagne : mais c'est ici que la saga insère le récit de l'expédition de Charlemagne en Orient — texte des plus importants, comme je l'ai fait voir, pour la protohistoire du *Voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople*² —, expédition à laquelle du reste ne prennent part ni Roland ni Olivier, celui-ci se voyant confier la surveillance du royaume de France pendant l'absence de l'empereur, et le premier ayant la garde du pouvoir impérial à Rome³. Si bien que ce n'est qu'après que Charles fut rentré à Aix, chargé de gloire et plus encore de précieuses reliques, que la saga nous ramène en Espagne, avec les chapitres 51-53.

Il ne s'agit pas en réalité de deux expéditions à Nobles, mais d'une seule, qui n'est interrompue que par quelques épisodes se situant ailleurs. Nous avons affaire surtout à un artifice de composition cher au compilateur norrois, ou à son modèle français, artifice plus ou moins heureux qui prétend donner, par l'entrelacement des épisodes et par l'utilisation continue des mêmes personnages, une plus grande unité, je n'ose dire une plus grande cohérence, à cet ensemble que j'ai appelé la *Vie poétique de Charlemagne*. Il a voulu aussi, et peut-être surtout, trouver le moyen, en conservant certes les grandes lignes d'ensemble, d'insinuer dans cette contexture, aussi bien qu'il le pouvait, les multiples épisodes qu'il entendait utiliser à la construction

¹ Unger, *op. cit.*, p. 41.

² Voir P. Aebischer, *Les versions norroises du « Voyage de Charlemagne en Orient »*. *Leurs sources*, in *Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège*, fasc. CXL, Paris, 1956, p. 74 sqq.

³ Unger, *op. cit.*, p. 43.

de son œuvre. J'insiste du reste sur ce fait que si j'attribue cet expédient au compilateur norrois, ce n'est là qu'un artifice de style : en réalité, ainsi que je l'ai dit plus d'une fois¹, l'éditeur de la première branche de la *Karlamagnús saga* n'a été qu'un traducteur, et aussi sans doute un raccourcisseur, qui disposait d'un texte français — peut-être wallon, pour être plus précis — de la *Vie poétique*. Texte français qui a dû circuler également en France, et qui est le lointain ancêtre de ces autres vies poétiques de Charlemagne, telles que ces compilations en vers ou en prose qui s'appellent le *Roman de Charlemagne* de Girard d'Amiens ou la *Cronique* de David Aubert. On comprend donc que le procédé de suspension et de morcellement du récit ait pu être utilisé par d'autres auteurs, qui ont séparé les divers éléments de la guerre d'Espagne par d'autres éléments inventés de toutes pièces. C'est entre deux expéditions d'Espagne, a justement remarqué Gaston Paris, que se place le poème d'*Otinél*² ; dans le livre que j'ai consacré à cette chanson, j'ai précisé en disant que le jour — c'était aux environs de 1150 — où un écrivain se mit en tête de composer lui aussi une chanson de geste nouvelle, il dut avant tout faire le choix d'un cadre. Comme il entendait mettre en scène les personnages bien connus de Charlemagne, de Roland, d'Olivier, il ne pouvait être question pour lui de situer son sujet postérieurement à Roncevaux ; mais comme on ne savait pas grand-chose sur ce qui s'était passé auparavant, et que la guerre d'Espagne avait été fort longue, il imagina de l'interrompre, et plaça sa guerre à lui — qui avait lieu en Italie, mais dans laquelle Charles luttait contre un roi fraîchement débarqué d'Espagne avec ses troupes — dans cet interstice, qu'il situe chronologiquement après la prise de Pampelune³.

Allons-nous revenir à l'*Entrée d'Espagne* franco-italienne ? Inutile de la résumer : on en trouvera le sommaire ailleurs, chez Léon Gautier⁴, au début de l'édition Thomas⁵, par exemple. Le fait est que ce texte n'a guère plus de quelques points communs avec celui de la saga : le thème de la Prise de Nobles, et le détail que cette victoire détermine une grave dispute entre Charles et Roland. Avec le

¹ Par exemple dans mes *Textes norrois...*, p. 28, et dans mes *Versions norroises du « Voyage... »*, p. 83.

² G. Paris, *op. cit.*, p. 260.

³ P. Aebischer, *Études sur Otinel*, in *Travaux publiés sous les auspices de la Société suisse des sciences morales*, 2, Bern, s. d. [1960], p. 156.

⁴ L. Gautier, *Les épopées françaises*, [1^{re} édit.], II, Paris, 1867, pp. 328-376. Le même résumé figure dans la seconde édition du dit ouvrage, III, Paris, 1880, pp. 404-481.

⁵ *L'Entrée d'Espagne...*, édit. cit., t. I, pp. VII-XXII.

combat de Roland et de Ferragu, la prise de Nájera, l'exil de Roland en Orient, son retour au camp impérial, nous sommes dans un monde nouveau, créé par la fantaisie de l'auteur, aidée sans doute par la *Chronique de Turpin*. Par contre, il est évident que le récit norrois et le *Roland* d'Oxford se superposent parfois et se complètent souvent. Si ce dernier fait allusion à l'épisode de la chasse aux alentours de Carcasonie, c'est sans doute qu'il était traité dans l'*Entrée d'Espagne* primitive ; si ce texte mentionne avec plus ou moins de détails les prises de Nobles, de Montjardin, de Cordres, c'est là un écho partiel de la liste de ses victoires que Roland énumère avec fierté. On serait tenté de croire que cette très ancienne *Entrée d'Espagne* était surtout meublée d'épisodes guerriers consistant essentiellement en conquêtes de villes.

J'ai dit quelque part, je ne sais plus trop où, qu'avec la théorie des cantilènes imaginée par Gaston Paris, on était plus près de la vérité, en ce qui concerne les origines de la *Chanson de Roland*, qu'avec celle qu'a proposée Bédier. Le seul tort qu'a eu le premier de ces auteurs, c'est qu'il a cru qu'antérieurement au *Roland* d'Oxford il n'y avait que de brefs poèmes, traitant l'un par exemple de la Prise de Nobles, l'autre de la Prise de Carcassonne, alors qu'il ne s'agissait là que des menus fragments d'un récit qui était déjà une chanson de geste, l'*Entrée d'Espagne*. Quant à l'idée de Bédier, celle de la féconde copulation entre moines et jongleurs d'où seraient nées les épopées médiévales et la *Chanson de Roland* en particulier, force nous est de constater que pour ce dernier cas au moins, elle manque totalement de base. *Flatus vocis*, comme disaient les scolastiques. Et rien d'autre.

* * *

Chacun sait que presque au début de son *Girart de Vienne* Bertrand de Bar-sur-Aube, après qu'il a promis à ses auditeurs de leur dire une « bone chançon », selon les données à lui fournies par un « gaillart pelerin » qui revenait de Saint-Jacques et de Rome, s'écrie, en s'adressant au public

*Del duc Girart asez sovent oï,
Cil de Vianne au corage hardi,
Et d'Ermenjart et del conte Aimeri.
Mes del mellor vos ont mis en obli
Cil chanteor qui vos en ont servi.
Car il ne sevent l'estoire que ge di.*

*La commençaille dont la chanson oissi,
 Qui fu Girart ne ses peres ausin.
 Mes geu dirai, que bien le sai de fin. (v. 81-89)¹*

Dès le début de son poème, par conséquent, l'auteur nous fait savoir que d'autres que lui ont déjà chanté de Girard de Vienne ; mais il entend donner sa propre version. Les versions antérieures — celle de Bertrand ne date que du début du XIII^e siècle² — les connaissons-nous ? M. René Louis, à qui nous sommes redevables d'une étude de premier ordre sur Girard de Vienne et ses avatars poétiques, a fait appel, cela va sans dire, au texte sur lequel je m'arrêterai, sur ce *Girart de Viane* primitif que résume la première branche de la *Karlamagnús saga*³ : mais pour sa confrontation, excellente d'ailleurs sur presque tous les points, il n'a pu utiliser que le résumé qu'a donné Gaston Paris du texte norrois⁴. C'est donc avec ce texte, que je traduis littéralement, qu'avant tout nous allons faire connaissance.

Il n'est pas aisé de savoir où il commence. Car le traducteur-adaptateur norrois, ou mieux l'auteur français que suivait ce dernier, a cru bien faire, ici comme pour l'*Entrée d'Espagne*, de morceler les données qu'il fournit au sujet du père de notre Girard. C'est en effet immédiatement après le couronnement de Charlemagne que Bofi sans Barbe, accompagné de son fils Girard, arrive à la cour du roi. Et voici comment notre texte relate cet événement :

34. En ce temps-là, Bofi sans Barbe de Viana vint à la cour du roi Charlemagne, et avec lui son fils, avec cent chevaliers et cent jeunes gens. Et il demande au roi d'armer chevalier son fils. Charlemagne le fit, et tous les jeunes gens en même temps que lui, par amitié pour Bofi. Alors Charlemagne pria le duc Bofi de se rendre à Rome et de prier Hatun, roi de Spolia, de venir avec lui le dimanche après Pâques, et lui dit qu'il aurait été alors couronné. Et le duc Bofi partit immédiatement comme le roi l'avait demandé, tandis que son fils restait. Le duc Bofi arriva auprès du roi Hatun et lui dit le message du roi Charlemagne. Et le roi Hatun promit le voyage. Et tandis

¹ F. G. Yeandle, *Girart de Vienne*. Chanson de geste edited according to MS B XIX (Royal) of the British Museum, New York, 1930, p. 15.

² P. Zumthor, *Histoire littéraire de la France médiévale. VI^e-XIV^e siècles*, Paris, 1954, p. 209.

³ R. Louis, *Girart, comte de Vienne, dans les chansons de geste : Girart de Vienne, Girart de Fraite, Girart de Roussillon*, thèse de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, première partie, Auxerre, 1947, p. 49 sqq.

⁴ G. Paris, *La Karlamagnús-saga...*, pp. 99-101.

que le duc Bofi était sur le chemin du retour, il fut atteint par la maladie qui le conduisit à la mort. Et le roi Charlemagne pria Umant de Lamburg de bien élever sa sœur Adaliz, et il remit sa sœur Gelem à Makario, afin qu'il la gardât bien ¹.

Au début du chapitre suivant, la saga nous apprend que Charlemagne se rendit à Rome, accompagné d'une suite imposante, pour y ceindre la couronne impériale, et que durant ce voyage moururent Roðbert archevêque de Reims, ainsi que l'évêque de Miliens. Mais, fait pour nous incompréhensible, ce n'est qu'après la cérémonie du couronnement que Charles reçut la nouvelle du décès des prélats et de Bofi, après aussi que ceux qui avaient assisté au sacre eurent déposé leurs ornements et leurs vêtements de parade :

35... *Et lorsque ceux-ci eurent enlevé leurs vêtements, alors vint un homme et il annonça la mort du duc Bofi et des évêques. Et le roi Charlemagne ressentit cela comme une grande perte, et donna alors à Girard son fils Viana comme sa succession, et le duché et le comté avec deux corps de troupes et des gonfanons blancs. Ensuite il maria Ermengarðr, fille de Varner de Montasaragia, avec lui. Ensuite il alla vers le roi Charlemagne, et avec lui Hatun et Dreia roi de Peitr, et ils baisèrent la main du roi, et le remercièrent ensuite de l'honneur qu'il leur avait fait. Ensuite Girard se dirigea vers Muntasaragia, prit sa femme et se rendit à Viana avec elle ².*

Et ce n'est qu'après que la saga aura consacré deux chapitres à des détails concernant les relations coupables qu'eut Charles avec sa sœur Gilem, le mariage « in extremis » de celle-ci avec Milon d'Angler, la naissance de Roland et l'éducation qu'il reçut à la cour impériale, que commence véritablement notre *Girart de Viane* primitif ³ :

¹ Unger, *op. cit.*, pp. 29-30. Des manuscrits norrois de la *Karlamagnús saga*, le seul ms. *A* de la première série donne notre texte : c'est celui qui est traduit ici. Mais Unger reproduit également en pied de page le texte des mss. *B* et *b* : comme il ne s'agit guère que d'une réduction du texte de *A*, je n'en tiens pas compte ici, la seule variante de quelque intérêt étant le nom de « Vinant af Landber » (Lamber *b*), pour « Lemant af Lamburg » de *A*.

² Unger, *op. cit.*, p. 31.

³ Le texte des chapitres qui suivent nous est connu par les quatre manuscrits norrois, sauf qu'il manque au ms. *a* tant le début du chapitre 38 que les derniers mots du chapitre 42. Il y a par ailleurs entre ces mss. des divergences fréquentes dans les leçons qu'ils offrent, bien qu'elles n'affectent pas le sens général du texte imprimé par Unger. Je n'en fais état par conséquent qu'exceptionnellement, lorsqu'elles affectent la graphie des noms propres.

38. *Alors Girard de Viana commence une grande sottise, et commença à se comporter comme il n'aurait pas dû et à s'opposer en tout au roi Charlemagne son seigneur et à ses hommes. Et lorsque le roi Charlemagne s'en aperçut, il lui envoya dire qu'il vienne auprès de lui à Eiss, ou à Leon, ou à Orliens, s'il voulait conserver Viana et ses propriétés et sa vie. Et lorsque ces mots parvinrent à Girard, alors il dit : « Mon père tenait Viana et l'hérita de Gundeblijf¹ son frère, et il la prit sur la gent païenne, et jamais il ne l'a passée sous la propriété du roi, et il ne le fera jamais. Il y a plus de trente hivers que nous, ses descendants, nous la possédons. » Et Charlemagne fut très courroucé et réunit une armée et se dirigea vers Viana : il avait sept mille chevaliers, et il assiégea la ville, de sorte que personne ne pouvait sortir de la ville ; et il avait fait annoncer à toute l'armée, par la voix et par la trompette, que personne ne s'en aille avant que lui-même n'ait pris Viana, et il ordonna à tous d'observer ses ordres, de faire attention à leurs armes et à eux-mêmes, de sorte que personne n'en eût de dommage, sauf s'il décidait autrement. Et il jura par sa barbe que celui qui ne l'aurait pas maintenu le payerait cher. Et ensuite il proclama la trêve entre ses hommes. Et le duc Milon créa maintenant chevalier son fils Roland, et quarante chevaliers avec lui, et il les arma bien et les ceignit de l'épée. Mais Roland était si jeune et si petit, qu'il lui pendit l'épée à son cou. Il leur procura quatre maîtres pour les servir, un comme échanson, un autre comme maître d'hôtel, le troisième comme économiste, le quatrième comme connétable. Il leur donna beaucoup d'argent et les envoya alors vers le roi Charlemagne, et le pria de les loger dans la tente de Namlun et de ne pas faire autre chose que ce qu'il leur ordonnait, et de l'avoir comme conseiller. Ensuite ils empaquetèrent leurs vêtements, et Roland donna un baiser à son père et à sa mère, et ensuite ils sonnèrent de leurs trompes et sautèrent sur leurs chevaux, prirent congé et quittèrent Angler et arrivèrent à Viana à midi.*

39. *En ce même temps arriva un chevalier, et il chevaucha à travers Peitena à leur rencontre, et Roland vit qu'il se logeait avec d'autres chevaliers. Roland demanda qu'on lui remette ses armes ; il s'arma rapidement, prit son écu et son épieu et son gonfanon, et monta son cheval et chevaucha hors de la ville pour voir tout autour. Il demanda ce que cherchait ce chevalier, et comment il s'appelle. Il dit qu'il s'appelle Bernard d'Averna², parent du duc Girard, « et comment t'appelles-tu ? » Il répondit : « Je m'appelle Roland, neveu*

¹ Mss. B et b : Gundilibolf.

² Ms. a : Auverna.

du roi Charlemagne, et agissons en sorte que nous fassions de notre mieux pour réconcilier Charlemagne et Girard, et que celui-ci remette Viana. » Bernard répondit : « Ne dis pas cela, dit-il, car Girard n'est pas pressé de se réconcilier. Ou bien es-tu venu ici pour cela ? » « Non, répond Roland. Je suis venu ici pour savoir ce que je peux faire. » Bernard répond : « Tu peux maintenant te mesurer ! » Roland avait appris l'escrime en Bretagne. Ceux-ci piquèrent ensuite leurs chevaux des éperons et chevauchèrent l'un contre l'autre, et chargèrent l'un contre l'autre, de façon que les fûts des lances se brisèrent : mais ni l'un ni l'autre ne tombèrent du cheval. Roland s'enleva alors l'épée du cou et la brandit ; Bernard brandit aussi son épée, de sorte que Bernard tomba du cheval et perdit les sens. Ensuite Roland sauta de son cheval et le frappa une deuxième fois de telle façon qu'il n'était presque plus de ce monde. Et il lui remit son épée, et se rendit à Roland et lui demanda grâce. Roland le prit, monta sur son cheval et accorda la vie à Bernard. Et tous les Francs se demandèrent qui était cet homme qui, avec Roland, chevauchait vers la tente. Ceux-ci descendirent alors de leurs chevaux. Roland demanda à Bernard de s'enlever son armure.

40. Peu après, Namlun alla faire une visite à Roland, le salua et lui donna la bienvenue. « La situation est telle, bon compagnon, dit-il, que tu as enfreint le commandement du roi Charlemagne ton parent, ce qu'il avait fixé et juré sur sa barbe, que si quelque homme était assez audacieux pour qu'il maltraitât quelqu'un avant qu'il ait reçu un ordre, qu'il ne perdrait rien moins que la vie. Comme il faut s'y attendre, il s'est irrité contre toi. Nous allons maintenant faire une visite au roi Charlemagne, et essayer de t'arranger avec lui. » Après cela Namlun alla voir le roi Charlemagne, et le pria de lui accorder un don. Le roi lui demanda de quoi il s'agissait. Namlun dit : « Pardonnez à Roland, votre parent, la première faute qu'il a commise à votre égard : il a vaincu Bernard d'Aferna ! » Charlemagne lui ordonna d'aller le chercher le plus vite possible. Ensuite Namlun alla et les amena tous auprès du roi. Roland avait Bernard avec lui. Namlun amena Roland devant le roi et dit : « Voici maintenant ton neveu : reçois-le donc et pardonne-lui cette action ! » Charlemagne l'embrassa et fut content et dit : « Je te pardonne, bon neveu, cette faute. » Ensuite il les fit asseoir auprès de lui, et leur demanda s'ils étaient logés. Roland dit qu'ils étaient hébergés chez Namlun. Charlemagne pria Namlun de voir qu'il ne leur manque rien. Roland prit Bernard et le remit au roi, mais il le supplia cependant de ne pas le mettre à mort. Charlemagne dit : « Bernard sera avec moi, et non pas tué, parce que c'est toi qui l'as vaincu. Bien plus : je lui donnerai

l'Auvergne, et avec cela le comté. » Ensuite Bernard se reconnut vassal de Charlemagne, et le roi lui donna un gonfanon blanc et un épieu, et le comté avec Idremunt¹ et tout le pays d'Auvergne, et le pria d'être avec Roland et de renforcer son armée.

Le matin suivant Roland alla voir le roi Charlemagne son parent, et dit : « Agissons de cette façon, que nous allions armer nos troupes, et dirigeons-nous vers Viana, et essayons de la prendre. » Le roi dit qu'ils fassent cela. Après cela on sonna les troupes, et l'armée s'avança vers la ville. Mais elle était si forte qu'ils l'assiégèrent pendant sept hivers ininterrompus, et il ne se passa pas de jour sans qu'ils combattissent. Roland organisa un jeu : il érigea un arbre et y suspendit un écu, et fit avancer ses troupes, avec des épieux, dans la direction de l'écu. Girard et Olivier son neveu étaient dans la ville avec une grande armée. A un certain moment, ils chevauchèrent hors de la ville avec dix mille chevaliers, afin de voir le jeu. Roland avait disposé sous les murs de la ville dix mille chevaliers armés de toutes pièces. Girard chevauche alors, armé de toutes pièces, et frappe la quintaine et l'abat par dérision². Roland s'élance alors avec sa troupe, et aussitôt la plus grande bataille s'engage. Olivier chevauche vers cet homme qui s'appelait Lambert, et le fit tomber de son cheval sur le sol. Girard était un bon chevalier, et brandit son épée et tua maint homme et en poursuivit d'autres. Et Roland commença à crier d'une voix qui ne tremblait pas, et renforça ensuite l'armée : ils s'élancèrent les uns contre les autres et firent une grande bataille. Roland frappa alors l'homme qui portait la bannière de Girard, derrière le heaume, sur la nuque, avec l'épée, de sorte qu'il le fendit jusqu'au nez. Alors le roi Charlemagne s'arma avec toute l'armée, dans l'intention d'aller vers eux. Lorsque Girard vit cela, il retourna dans la ville, et dix-neuf chevaliers de son armée périrent avant qu'il ne parvînt dans la ville. Olivier prit Lambert et l'emporta avec lui dans la ville ; et ils se séparèrent pour la nuit, et tant les uns que les autres enterrèrent leurs hommes. Le roi Charlemagne éprouva une grande perte du fait que Lambert avait été pris.

41. Tôt le matin Girard se leva et appelle Olivier, le fils de sa sœur, et dit : « Tu iras voir le roi Charlemagne, et prends avec toi

¹ Mss. B et b : Klarimont.

² Dans le *Girart* de Bertrand de Bar-sur-Aube, c'est Olivier, et non le vieux Girard, comme le veut la saga, qui abat la quintaine. Mais il ne s'agit que d'une erreur, ancienne du reste, de la tradition textuaire norroise. Cf. là-dessus mon étude *Trois personnages en quête d'auteurs : Roland, Olivier, Aude. Contribution à la génétique de la Chanson de Roland*, in *Festschrift Walter Baetke*, dargebracht zu seinem 80. Geburtstag am 24. März 1964, Weimar, 1966, p. 34.

*Lambert Berfer*¹, afin de lui demander pardon de nos fautes. Et je veux me mettre sous sa suzeraineté et dans sa grâce, parce que je suis son homme, et qu'il m'arma chevalier et me revêtit d'un fief. Et je ne veux pas retenir ici son parent. » Il partit et porta ces nouvelles au roi. Charlemagne répondit que Girard n'était qu'un vrai traître. Olivier fut très irrité et dit qu'il n'était pas un homme, celui qui ne voulait pas se battre en duel pour prouver qu'il n'était pas un vrai traître. Roland fut si fâché, qu'il tremblait de toutes ses veines à cause d'Olivier, et il jura que Girard avait manqué à sa parole. Olivier dit : « Je veux liquider rapidement cette affaire avec toi ; et allons nous battre l'un contre l'autre ! » Ensuite ils décidèrent l'endroit du duel : sous les remparts de Viana. Le comte Lambert appela Namlun et dit que cette décision était mal choisie, du fait que Roland est le fils de la sœur de Charlemagne, et Olivier le fils de la sœur de Girard, et qu'il aurait été préférable qu'ils se réconciliasent, et que Girard tienne Viana et toutes ses possessions et terres de l'autorité du roi Charlemagne. Namlun dit qu'il avait bien parlé. Il s'offrit pour aller à Viana trouver Girard.

42. Ensuite Olivier et Lambert se rendirent tous deux auprès de Girard. Il demanda ce qu'ils avaient fait. Olivier lui répondit qu'on l'avait appelé menteur et perfide, « et je serai le répondant de cette affaire, et j'ai pris sur moi de provoquer en duel le fils de la sœur de Charlemagne ». Lambert répondit : « Laissons là cette folie, dit-il. Tu as une sœur, qui s'appelle Aude : marie-la à Roland, et soyez des amis. Soumettez-vous à Charlemagne et remettez-lui la ville ! » Girard dit qu'il devait aller et revenir du duel : si Roland perd la vie, Charlemagne le regrettera beaucoup ; « et si je perds le fils de ma sœur, je ne serai alors plus jamais heureux. Qu'il épouse Aude ma nièce, et soyons des amis : elle est la fille de Reinald comte de Laramel², et que je tienne Viana et tous les honneurs du roi, et je veux devenir son homme ! »

Le comte Lambert alla auprès de Charlemagne et le pria de renoncer au duel à cette condition que Roland épouse Aude, fille de la sœur du duc, et que lui et Olivier deviennent amis, parce que tous deux sont de bons chevaliers. Namlun dit que cela sera une bonne réconciliation. Le roi répond alors : « Faites en sorte que mon neveu

¹ Ms. *a* : af Berfer.

² Tandis que les mss. *A* et *a* donnent « Adeini... hon er dóttir Reinalds jarls af Laramel », *B* et *b*, qui sont plus récents sans doute mais qui offrent souvent des leçons plus proches de celles de l'original, donnent « Audu [*b* Audam]... en hon er dóttir Reinars jarls af Kaliber ».

soit bien honoré de cela. » Namlun répondit : « Vous devez aller jusque sur le champ du combat : et au moment où ils seront prêts à se battre, et qu'ils seront arrivés sur le champ, vous leur prendrez leurs épieux, étant donné que vous avez le pouvoir de le faire. Allez ensuite vers Viana, et réconcilions-nous complètement. » Lambert s'en alla alors, et transmit cette proposition à Girard ; et celui-ci fut d'accord. Le matin suivant, Roland et Olivier furent tous deux revêtus de leurs armes et parvenus sur le champ de bataille. Alors le roi Charlemagne chevaucha en personne et leur enleva les épieux, et se dirigea ensuite vers Viana. Et Namlun et Lambert accompagnèrent alors Roland et Olivier devant le roi, qu'ils embrassèrent tous deux, tandis qu'ils se jurèrent une fraternelle amitié. Roland jura à Aude qu'il la prendrait pour épouse si Dieu lui accordait la vie pour cela. Et elle jura d'épouser Roland, et Girard et Olivier jurèrent de même.

Mon intention n'étant pas de procéder à une comparaison détaillée des données fournies par ces récits d'un côté, et par Bertrand de Bar-sur-Aube de l'autre — travail fort bien fait par M. Louis —, je me contenterai d'examiner certains points et de rectifier quelques-unes des assertions de ce savant, qui ne disposait que du sommaire que l'on doit à Gaston Paris.

Parmi les principales divergences qui séparent nos deux textes, M. Louis signale en premier lieu le détail que, tandis que selon la saga le père de Girard est Beuves sans Barbe, Bertrand, lui, fait de Girard le fils de Garin de Montglane¹ ; de même, alors que le texte norrois donne au duc de Vienne Ermengarde, fille de Varner de Montasaragia comme épouse, selon Bertrand ce même Girard avait épousé Guibourc, sœur du roi Oton (« Guiborc..., serour lou roi Oton », v. 1540). Mais la saga fournit un autre nom qui a disparu des résumés d'Unger et de Gaston Paris : celui de Gundeblijf, frère de Bofi, c'est-à-dire de Beuves.

Arrêtons-nous un instant ici. En ce qui concerne ce nom, la tradition manuscrite norroise est évidemment fautive : un *Gundeblijf* n'existe pas en effet dans l'anthroponymie germanique. Au surplus, cette graphie n'apparaît que dans les manuscrits *A* et *a* de la *Karlamagnús saga*, le premier écrit vers 1400 selon le catalogue de la Bibliothèque Arne-Magnéenne de Copenhague², ou au XIV^e siècle

¹ R. Louis, *op. cit.*, vol. cit., p. 51.

² *Katalog over den Arnemagnæanske Håndskriftsamling*, utgivet af Kommissionen for det Arnemagnæanske Legat, fasc. I, Copenhague, 1888, pp. 148-149, N^o 268.

déjà d'après Unger¹, le second attribué au XV^e siècle par le même catalogue², selon Unger à la première moitié de ce siècle³ : mais les manuscrits *B* et *b* ont *Gundilibolf*. Sans doute ne sont-ce là que des copies récentes, datant la première de 1700 et l'autre des dernières années du XVII^e siècle : n'empêche que parfois leurs leçons sont plus intéressantes que celles des manuscrits plus anciens. Ce qui malheureusement, je me hâte de le dire, n'est nullement le cas ici, puisque *Gundilibolf* n'est pas plus suggestif que *Gundeblif*. Que nous soyons en présence d'un nom solennel dans le premier terme est *Gunt-*, voilà qui est plus que vraisemblable ; en ce qui concerne le second, je pencherais vers *-bod*, devenu *-bues* au nominatif et *-buef* à l'accusatif, dont la consonne finale aurait peut-être suggéré le *-blif* ou *-bolf* des formes norroises. — Ce détail n'a du reste qu'une importance secondaire, le fait intéressant étant que, selon la saga, le fief de Vienne était parvenu à Girard parce qu'il l'avait hérité de son frère Gundeblif — ce qui laisserait supposer que celui-ci était l'aîné, et Girard le cadet — et que « il », c'est-à-dire vraisemblablement ce Gundeblif, l'avait conquis sur les païens. Détail qui corrobore de façon remarquable l'heureuse intuition de M. Louis qui, bien que ne connaissant pas cette indication de la saga, a écrit que « dans les versions antérieures à Bertrand, Vienne était un alleu de la famille de Girart », et que « selon toute apparence, cet alleu provenait d'une conquête sur les Sarrasins »⁴. Et il ajoute qu'au surplus Bertrand lui-même, dans la seconde partie de la chanson, « s'exprime toujours comme si Girart, loin de tenir Vienne d'un don gratuit de Charlemagne, l'avait reçut en héritage de son aïeul le duc Beuves »⁵. C'est dire qu'ici notre remanieur n'avait fait qu'ajouter le nom de Garin, soit une génération, entre Girard et Beuves.

Il est évident, au surplus, que le texte norrois paraît bien avoir fortement résumé le début du poème français. Mais il faut avouer que le terme dont il use, au début de son récit, de « mikil úskill », n'est certes pas des plus clairs. Cleasby rend ce substantif par « unfair dealings ; improper treatment »⁶, la première de ces définitions me paraissant seule convenir ici, ce qui m'a induit à traduire par « grande sottise ». En quoi ont consisté ces grandes sottises commises par

¹ Unger, *op. cit.*, p. XXXVII.

² *Katalog...*, vol. cit., pp. 146-147, N° 266.

³ Unger, *op. cit.*, loc. cit.

⁴ R. Louis, *op. cit.*, vol. cit., p. 48.

⁵ R. Louis, *op. cit.*, vol. cit., p. 47.

⁶ R. Cleasby, *An Icelandic-English Dictionary*, enlarged and completed by G. Vigfusson, Oxford, 1874, p. 665.

Girard vis-à-vis du roi ? Impossible évidemment de le dire. Mais je suis d'accord une fois de plus avec M. Louis, quand il note que toute l'histoire, bien peu élégante du reste, du fameux baiser du pied de la reine, qui n'existe pas dans la saga, a dû elle aussi être le fruit de l'imagination de Bertrand : ce qui est d'autant plus vraisemblable qu'après le vers 3037 jamais personne ne parle plus de cet affront fait à Girard, le conflit entre ce dernier et l'empereur n'ayant plus d'autre cause que le refus de l'hommage vassalique. Je me demande toutefois s'il n'y aurait pas une explication possible de la « grande sottise » commise par Girard. Nous savons que Charles ne se contenta pas d'armer Girard chevalier, mais que, à la mort de Beuves, il lui accorda, et la succession du duché, et la main d'Ermengarde. En quoi consista exactement ce « don de Vienne » qu'il fit au jeune duc ? D'une investiture de fief ? Mais en ce cas comment expliquer la véhémence protestation de Girard, lorsqu'il refuse de faire hommage de Vienne à l'empereur ? En tout état de cause, dans le choix que fit Charles de l'épouse de Girard, il a dû sans doute s'inspirer des principes du temps, c'est-à-dire qu'Ermengarde était, ou la veuve d'un haut feudataire, dont elle apportait les fiefs au mari désigné par le souverain, ou bien la fille d'un puissant seigneur nantie d'une dot considérable. Même si Girard, après son mariage, continuait à posséder Vienne en franc-alleu, il était probablement, du fait des biens à lui apportés par sa femme, le vassal de l'empereur. C'est à ce moment que durent se produire les sottises mentionnées par la saga. Girard, en effet, se trouvait dans une situation ambiguë : refusa-t-il de se reconnaître vassal de Charles pour les terres qu'il tenait d'Ermengarde ? Ou est-ce l'empereur qui entendit profiter des circonstances pour exiger de Girard l'hommage sur l'ensemble des possessions de ce dernier ? C'est ce qu'il nous est naturellement impossible de savoir ; toutefois, si la saga donne tort en principe à Girard, ce n'est probablement pas sans raison : auquel cas la première de nos hypothèses pourrait être plus facilement retenue. S'il en était ainsi, nous serions en présence de troubles provoqués par les suites juridiques de son mariage. Une histoire de femme, donc, mais surtout un cas de droit féodal provoqué par l'immixtion d'une femme, cas qui ne pouvait guère intéresser un public étendu, ce qui a incité Bertrand de Bar-sur-Aube à le remplacer par une entrée en matière plus fantaisiste.

M. Louis signale justement qu'une autre divergence existant entre le récit de la saga et celui de Bertrand consiste dans le fait que la version norroise attribue « un rôle important à Bernard, comte d'Auvergne, qui est le héros de tout un épisode, au début du siège », tandis que le remanieur n'accorde aucune place à ce personnage, que

pourtant il n'a pas ignoré, puisque, « dans le récit du hardi coup de main par lequel Aimeri s'empare de la personne de la reine, tout au début du siège, Bertrand mentionne un chevalier de Charlemagne nommé Bernard, sous la tente duquel le roi se retire après que son pavillon a été renversé »¹. A supposer même que le Bernard du remanieur soit le Bernarðr de la saga — ce qui n'est point du tout certain, puisque dans le *Girart de Vienne* de Bertrand notre personnage, tout épisodique, n'est appelé que par son prénom² —, force nous est de reconnaître qu'entre les faits et gestes de l'un et l'activité de l'autre il n'y a aucun rapport. Si, comme il est vraisemblable, Bertrand a connu par le *Girart de Viane* primitif l'existence de Bernarðr af Auverna, il a laissé complètement de côté les données relatives à ce dernier, en les rapportant à Olivier, et en étoffant ainsi le rôle du neveu de Girard. Transposition habile, intelligente du reste, puisque d'un duel sans grand intérêt pour le développement du récit, il a fait l'épisode le plus important, l'épisode qui devait terminer le siège et décider du sort de Girard et de sa situation juridique.

Car — et c'est là le détail qui mérite d'être particulièrement souligné — le *Girart de Viane* primitif ne connaît pas de combat final entre Roland et Olivier. Dans son résumé, Gaston Paris ne dit que ceci : « Comme les deux champions se rencontrent sur le terrain, Charles s'avance entre eux et les désarme. »³ Sans doute l'expression « se rencontrent » prête-t-elle si bien à confusion que l'on pourrait croire qu'il y a bien eu un combat, un combat interrompu par Charles, de même que dans le poème de Bertrand il a été interrompu par l'ange⁴. Mais le texte norrois interdit cette interprétation, puisque c'est immédiatement après que Roland et Olivier eurent revêtu leurs armes et furent arrivés sur le lieu où devait se passer le combat, que Charlemagne, à cheval, intervient et confisque les armes des deux champions. Rien donc, dans la saga, de ce duel que Bertrand situe dans une île du Rhône; pas de beaux coups d'épée, pas de dialogues épiques, pas de lamentation d'Aude, pas d'élans de magnanimité chez les deux champions, naturellement pas d'intervention céleste. Mais si le récit norrois perd ainsi en pittoresque et en intérêt sportif, du fait qu'il idéalise au plus haut point les rapports entre les deux futurs compains, il gagne en beauté d'une autre façon : l'amitié de Roland et d'Olivier n'est point issue d'une bataille, jamais l'un n'a

¹ R. Louis, *op. cit.*, vol. cit., p. 51.

² F. G. Yeandle, *édit. cit.*, p. 91, v. 2654 et 2656.

³ G. Paris, *art. cit.*, pp. 100-101.

⁴ F. G. Yeandle, *édit. cit.*, p. 187, v. 5896 sqq.

frappé l'autre, jamais ils n'ont répandu la moindre goutte de sang en s'entrecroisant. Égaux par leur naissance, par leur force, par leur courage, par leur esprit chevaleresque, ils ne se sont jamais mesurés l'un contre l'autre : ce ne sera qu'à la fin du combat de Roncevaux, et par suite d'une tragique méprise, que Roland, aveuglé par le sang qu'il perd, prend Olivier pour un ultime païen et lui fend le heaume jusqu'au nasal. S'ils se sont offerts, sous les murs de Vienne, comme champions de leurs suzerains respectifs, ce n'est que parce qu'ils y étaient obligés par leur devoir de vassaux. Et Charlemagne, en leur prohibant de se mesurer — comme d'ailleurs, dès le début du siège, il avait interdit tout combat singulier entre ses hommes et ceux de Girard —, fait preuve lui aussi d'une souveraine grandeur et d'un sens politique profond, même si, peu auparavant, il s'était laissé aller à insulter gravement un vassal repentant.

C'est qu'avec le *Girart de Viane* primitif nous sommes encore dans cette zone épique où l'empereur apparaît dans toute sa majesté, dans tout l'absolu de sa puissance, alors qu'avec Bertrand de Bar-sur-Aube, et déjà bien avant, il n'est plus qu'un personnage falot et souvent ridicule. Différence même de tonalité qui suffirait pour qu'il faille attribuer une antiquité certaine au texte norrois. Mais il y a, ainsi que je l'ai dit plus d'une fois ¹, un détail précis qui nous oblige à admettre que notre *Girart de Viane* primitif est antérieur au *Roland* d'Oxford. Dans ce poème, en effet, le protagoniste, au moment où il retrouve sur le champ de bataille de Roncevaux le cadavre de son fidèle ami au milieu de ceux des autres preux, use des termes suivants :

« *Bel compainz Oliver,
Vos fustes filz al duc Reiner
Ki tint la marche del val de Runers.* » (v. 2207-2209)

Passage, ai-je observé ailleurs, dont deux vers sur trois sont incomplets, ce qui n'empêche pas que la leçon « Reiner » ne soit assurée. Or nous avons vu que dans le texte norrois Aude, la future fiancée de Roland, est appelée « fille de Reinald, comte de Laramel » selon les deux manuscrits *A* et *a*, et « Aude... qui est la fille de Reinar, comte de Kaliber » d'après *B* et *b*. Or Aude étant, comme chacun le sait, la sœur d'Olivier, il s'ensuit que pour la saga aussi ce dernier est le fils du comte Reinier, frère — ou peut-être beau-frère — de Girard. C'est dire que nous avons dans ce passage du *Roland* d'Oxford une allusion à un détail qui ne peut parvenir que d'un *Girart de Vienne* antérieur forcément à ce même *Roland*.

¹ Voir en particulier mon article *Trois personnages...*, p. 34.

Ce qui est d'autant plus certain que le *Girart de Viane*, au moment où paraît le *Roland* d'Oxford, c'est-à-dire à l'extrême fin du XI^e siècle, avait déjà au moins cent ans d'existence. Me basant en effet sur la présence dans l'anthroponymie française des deux noms *Roland* et *Olivier* appliqués, dans une même famille, à deux frères, coïncidence qui, comme l'a reconnu Ferdinand Lot il y a quelque quarante ans¹, ne peut trouver d'explication que si l'on admet qu'elle a été suggérée par une œuvre littéraire dont le succès a dû être considérable, j'ai montré que ces deux noms ne se suivent pas toujours dans le même ordre, puisque c'est à un binôme *Olivier et Roland* qu'on a tout d'abord affaire, et que ce n'est qu'à partir de 1123 que ce groupement est remplacé par la suite inverse *Roland et Olivier*. Mais si l'on admet que ce dernier type a été inspiré par une *Chanson de Roland*, poème où Roland est le personnage le plus important, et où Olivier n'est que le brillant partenaire et l'ami inséparable du précédent, le type *Olivier et Roland*, lui, ne peut avoir la même explication : logiquement, il a dû être inspiré par une chanson où c'était Olivier qui avait le rôle primordial, et où Roland avait une part moindre, ce qui est précisément le cas dans le *Girart de Viane* primitif, comme plus tard encore dans le *Girart de Vienne* de Bertrand. Et, étant donné que le groupement *Olivier et Roland* apparaît dès l'an mille environ, dans une charte de Brioude (Haute-Loire), nous sommes forcés d'admettre qu'alors déjà un quelconque *Girart de Viane* a suggéré à des parents ou à des parrains de dénommer deux de leurs fils *Olivier* et *Roland*, de même qu'il faut admettre que cette mode a été suivie pendant tout le XI^e siècle, jusqu'à ce qu'un nouveau fait littéraire, c'est-à-dire la venue d'une *Chanson de Roland*, ait déterminé le renversement des termes du dit binôme². Etant donné que la formule nouvelle *Roland et Olivier* est attestée pour la première fois à Molesme (Côte-d'Or) en 1123, et que les deux frères qui à cette date portent les noms, le premier de Roland

¹ F. Lot, *Etudes sur les légendes épiques françaises. V. La Chanson de Roland. A propos d'un livre récent*, in *Romania*, t. LIV (1928), p. 372.

² Sur les plus anciens cas de ce binôme, voir en particulier R. Lejeune, *La naissance du couple littéraire « Roland et Olivier »*, in *Mélanges Henri Grégoire*, vol. II, in *Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales et Slaves*, t. X (1950), pp. 372-401, et P. Aebischer, *Les trois mentions plus anciennes du couple « Roland et Olivier »*, in *Revue belge de philologie et d'histoire*, t. XXX (1952), pp. 657-675; sur l'explication du déplacement des deux termes du binôme, voir mes deux articles *La Chanson de Roland dans le « désert littéraire » du XI^e siècle*, in *Revue belge de philologie...*, t. XXXVIII (1960), pp. 728-740, et *Trois personnages...*, pp. 26-37.

et le second d'Olivier, ont dû naître vraisemblablement dans les dernières années du XI^e siècle, ce serait à cette date que la *Chanson de Roland* aurait réussi à remplacer le vieux schéma *Olivier et Roland* par la formule contraire.

On devine l'importance et les conséquences de ces constatations. Lorsque Pauphilet, dans une phrase d'une belle envolée lyrique, dit que « la première mention d'Olivier auprès de Roland présuppose le poème », c'est-à-dire la *Chanson de Roland*, Olivier étant « la plus pure et la plus simple invention du poète, personnage fait de rien, dépourvu de tout accessoire, défini seulement dans son être moral, qui seul importe, créé uniquement pour un magnifique et bref effet littéraire »¹, le moins qu'on puisse objecter est qu'il faut distinguer. Distinguer entre l'inventeur du binôme *Olivier et Roland*, et le poète qui plus tard a utilisé et magnifié la fraternité d'armes de ces deux compagnons, leur total et indéfectible attachement. Tous les historiens de la littérature médiévale française, et toujours, n'ont eu en vue que la *Chanson de Roland* ; personne ne s'est jamais sérieusement posé la question de savoir si quelques-uns de ses éléments constitutifs n'ont pas pu parvenir d'ailleurs, s'il n'est jamais arrivé à son auteur de n'avoir été, peut-être, et même pour certaines des pièces majeures de son œuvre, un profiteur de génie, comme un de mes professeurs de grec, au Collège Saint-Michel de Fribourg, définissait Homère. Nous voilà maintenant renseignés. C'est l'auteur du *Girart de Viane* primitif qui a eu l'idée, étant donné que Charlemagne était déjà accompagné de Roland, de flanquer également Girard, le vassal momentanément rebelle, d'un neveu, Olivier. Bien plus : le poème étant malgré tout, malgré certains épisodes accessoires, essentiellement pacifique, du fait que s'il y a eu siège de Vienne, il n'y a pas eu dans la pratique de sang versé, il a imaginé une sœur à Olivier, Aude, dont les fiançailles avec Roland ont été le gage de la réconciliation entre le roi et le duc de Vienne. Tuoldus, pour donner ce nom commode à l'auteur du *Roland* d'Oxford, n'a donc rien fait d'autre que d'admettre ces deux personnages parmi les principaux acteurs du poème qu'il composait. L'expression « rien fait d'autre » étant, je m'empresse de le souligner, parfaitement inexacte, puisque c'est bien à lui qu'on doit l'exaltation, l'exacerbation, la poétisation, si je puis me permettre ce néologisme, du contraste des caractères des deux amis, comme aussi de la touchante féminité d'Aude.

¹ A. Pauphilet, *Sur la Chanson de Roland*, in *Romania*, t. LIX (1933), p. 178.

Et ce n'est pas tout. Si fascinés que nous soyons par ce titre de *Chanson de Roland* que nous donnons à l'admirable poème de Turol-dus, il nous faut bien reconnaître que comme l'indiquait le titre par lequel l'œuvre a été connue au moyen âge, *Roncevaux*, ou *Bataille de Roncevaux*, cette œuvre est basée sur un épisode qui, dans la chronologie poétique de la guerre d'Espagne, ne fait que se situer après une *Entrée d'Espagne* que désormais nous connaissons bien : et c'est là déjà que le couple Roland et Olivier se retrouve, une fois qu'il a quitté Vienne.

En bref, le *Roland* d'Oxford n'est nullement isolé dans le firmament littéraire du XI^e siècle : non seulement il est précédé, dans la suite des faits, par une *Entrée d'Espagne* dont nous avons une idée au moins approximative grâce au résumé que nous en a conservé la *Karlamagnús saga* ; il est précédé aussi, pour ce qui est de l'origine de deux des principaux personnages qui se meuvent dans ces poèmes, par un *Girart de Viane* primitif dont encore une fois le recueil norrois nous a gardé plus que le souvenir. Toutes observations dans lesquelles — je l'espère du moins —, comme dit la *Chanson de Roland* au vers 234

Saveir i ad, mais qu'il seit entendud,

ce qu'en l'occurrence je traduirais, non sans quelque fantaisie, par : « Il y a là toute une doctrine, un ensemble d'évidences, de faits évocateurs et suggestifs, à condition bien entendu qu'on sache et qu'on veuille en tenir compte. »

Paul AEBISCHER.